

NOS GRAVURES

Le Dimanche

Ils habitent la campagne. De retour de la messe, et après avoir pris le dîner, le vieillard lit à haute voix quelques passages de l'Imitation de Jésus-Christ. Sa femme écoute attentivement. Le soir, à la veillée le notaire et le docteur viendront faire la partie de cartes avec le maître et la maîtresse du logis. Vers neuf heures tout le monde se retire. On ferme les portes de la maison. On fait la prière du soir. Une demi-heure après tout dort. On n'entend plus que le tic tac de la vieille horloge.

Le dernier marin du "Vengeur"

Quel calme la mort a donné aux traits de ce héros qui porte sur sa poitrine les signes de sa bravoure ! Quelle résignation confiante dans cette veuve qui prie le Seigneur de l'envoyer bientôt rejoindre le compagnon de sa vie ! Quelle nudité, quelle pauvreté autour de l'âtre où quelques brindilles carbonisées jettent leur dernière fumée !—Le brave a quitté la terre avec le signe de la croix rédemptrice devant les yeux, il a oublié ses misères en entrant dans l'autre vie, celle qu'il laisse à ses pieds n'est déjà plus de ce monde... Belle vie, belle mort des vrais chrétiens !

Le drame du Havre

La journée du 26 mars 1882 restera tristement célèbre dans les fastes maritimes du Havre.

"Sauver ou périr," telle est la devise des sauveteurs du Havre. Sans pouvoir sauver leurs semblables en danger, onze de ces vaillants sont morts ce jour-là victimes du devoir et de leur dévouement à l'humanité.

Pendant la nuit du samedi 25 mars au dimanche 26, le vent se leva subitement, en soufflant de la partie de l'ouest. Vers quatre heures du matin, l'ouragan saute tout à coup à nord-nord-ouest avec une violence extraordinaire.

A partir de ce moment, il continue encore d'augmenter. De sept à huit heures du matin surtout, quoique la mer soit basse, l'extrémité de la jetée devient inabordable, tant les lames en furie déferlent avec violence sur le parapet, se brisent sur les grèves et sautent pardessus les forts.

Dès sept heures du matin, les équipages des canots de sauvetage sont présents à l'anse des Pilotes, tout prêts à se sacrifier pour sauver des malheureux en détresse.

A sept heures et demie du matin, le commandant Becqué, par mesure de précaution, fait armer le canot de sauvetage No 4. L'équipage, composé de onze hommes, y prend place aussitôt. Ce sont : Lecroisey, patron ; Leprevost, Paul Dessoyers, Leblanc aîné, deuxième patron ; Cardiné, Moncus, Alphonse Méné-léon, Varescot, Ollivier, Jacquot et Fossé.

Il est huit heures, le sémaphore de la jetée signale un sloop de pêche de Saint-Vaast, le *Vivid* (le Rapide), gréé en côtre, qui, fuyant devant la tempête, se dirige sur Honfleur.

Le commandant Becqué fait un signe à l'équipage du canot No 4. Les hommes endossent aussitôt pardessus leurs vareuses le *selingue*, large vêtement de sauvetage en toile cirée, garni à l'intérieur de bouchons de liège coupés en petites rondelles, et se coiffent du *suoi* ou *tapauling*, coiffure en toile huilée de forme ronde, garnie d'un long couvre-nuque se boutonnant sur les épaules.

Le patron Lecroisey, immobile à la barre, attend le signal.

—Allons, patron, dit le commandant, il va falloir partir !

—Quand il vous plaira ! répond le modeste héros.

—Allez ; A Dieu vat !

Des marins s'attèlent à une longue corde fixée à l'avant du canot et le halent à bras, le long de la jetée, jusqu'à cent mètres du phare.

Arrivés là, sur un signe du patron, ils retirent l'amarré. Les sauveteurs plantent un petit mât haut de cinq mètres à l'avant et déploient une voile minuscule. Livré à lui-même, le canot met le cap sur le sloop et se précipite à son aide. Les nombreux spectateurs encouragent nos braves marins en agitant leurs mouchoirs et en les acclamant.

Des lames énormes soulèvent l'embarcation de sauvetage et la font ensuite retomber comme dans un abîme. Ce canot met ainsi plus d'une heure pour atteindre le bâtiment en détresse. Arrivé à 100 mètres de celui-ci, le patron Lecroisey se maintient au vent du sloop, attendant probablement une embellie pour l'accoster.

Vers dix heures et quart, le sloop, ayant cassé sa chaîne, hisse sa trinquette et fuit en Seine dans la direction de Honfleur. Ce malheureux bâtiment, entraîné sur le banc d'Amfard, va périr. Il est impossible de sauver son équipage. N'importe ! Le patron Lecroisey va tenter l'impossible : lui et ses compagnons savent qu'ils sont perdus s'ils s'obstinent à suivre ce navire.

Fidèles à la noble devise des sauveteurs havrais, ils n'hésitent pas un instant. Ils sauveront ces malheureux ou périront avec eux.

L'embarcation de sauvetage établit aussitôt sa voile, afin de se maintenir toujours dans le vent du sloop. Ce canot tombe alors dans l'accroce de l'extrémité du banc d'Amfard : bientôt il est roulé successivement dans les brisants et dans les énormes paquets d'eau jaunâtre, mêlée de sable et de galets, qui déferlent en ce moment-là.

Un monstrueux coup de mer tombe sur la barque par tribord arrière et assomme le patron, qui est enlevé de son banc. Sous cette violente impulsion, le canot libre revient au vent, en faisant le tour sur tribord, et chavire de ce côté, la quille en l'air. Quelques secondes après, il reprend sa position normale, sans mât et presque submergé ; mais, hélas ! il est vide ! Les onze hommes qui le montent ont été précipités dans les flots.

Cinq seulement reviennent à la surface ; les six autres ont dû être assommés sur ce banc de galets par le poids énorme de l'embarcation qui pèse plusieurs milliers de kilos.

Les guetteurs du sémaphore aperçoivent, pendant huit minutes, les cinq premiers naufragés, ballottés par les lames au milieu d'une mer désordonnée. Deux d'entre eux s'approchent à quelques mètres de la bouée d'Amfard ; l'un de ces malheureux étend le bras pour la saisir ; mais, entraîné par le courant, il disparaît bientôt avec ses compagnons.

L'alarme est donnée à la place : le second canot de sauvetage No 3 va à la recherche de ces infortunés. Son patron, Julien Leblanc, dont le frère vient de périr, est à la barre.

—En avant ! hardi ! garçons ! crie-t-il à ses hommes, dont voici les noms : Chevreau, Héroult, Potevin, Lelièvre, Martin, Germain, Louis Lainé, Barré, Breville et Lecoq.

A la sortie du chenal, une rafale casse la vergue de la voile ; les sauveteurs, n'écoutant que leur courage, se servent alors de l'aviron et enlèvent la lourde embarcation comme un simple you-you.

Mais, hélas ! leur dévouement est impuissant. Arrivés sur le lieu du sinistre, ils ne découvrent que des bouées et quelques agrès provenant du No. 4, chaviré. Quant à leurs compagnons, aucune trace, la mer les a tous engloutis !

Pendant ce temps, le *Vivid* est passé par-dessus le banc d'Amfard et est allé s'échouer au nord d'un banc de sable, un peu à l'ouest du port de Honfleur. En quelques minutes il est mis en pièces par les vagues furieuses, qui entraînent son équipage.

—Il a éclaté comme une pomme, me disait plus tard, dans son rude et pittoresque langage, le patron Leblanc.

C'était un ancien sloop anglais francisé, qui faisait la pêche aux huitres. Il y avait à bord six hommes d'équipage : Germain, patron, 29 ans, quatre enfants ; Colin, Leprette, Mauronard, Laverne, aîné, matelot ; Laverne jeune, mousse.

Les cadavres des onze marins du canot naufragé furent découverts dans la journée du lundi, sur la côte du Sud.

Tous ces malheureux, souillés de vase, avaient la tête couverte de contusions, les mains écorchées, ce qui prouvait qu'ils avaient été assommés sur les galets du banc d'Amfard.

Le 27, à trois heures de l'après-midi, le vapeur le *Rapide* partait du Havre pour Honfleur, afin de ramener dans leur ville natale ces glorieuses victimes.

Vers cinq heures du soir, le *Rapide* donne dans les jetées du Havre ; une foule innombrable, silencieuse et recueillie, couvre les quais ainsi que la jetée.

Puis le cortège se forme et se dirige vers le poste de secours de la chambre de commerce, situé place de l'Esplanade, où les cercueils furent déposés, en attendant l'inhumation solennelle qui eut lieu deux jours après.

Au centre de ce hangar, M. Becqué, commandant du sémaphore, a improvisé une chambre ardente avec de longs pavillons attachés à la charpente de la toiture ; au fond, les étendards de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, supportant les armes des sauveteurs havrais ; à droite, les pavillons portugais et italiens ; à gauche, ceux de la France et de l'Espagne.

Les cercueils des dix sauveteurs sont déposés à gauche sur des tréteaux ; celui du patron Lecroisey, à droite, surmonté de trois couronnes.

A neuf heures du soir, commence la lugubre cérémonie de la reconnaissance des cadavres.

Dans l'intérieur du hangar se tiennent M. Becqué et les guetteurs du sémaphore. L'aspect de cette chambre mortuaire, éclairée seulement par d'énormes falots à vitres de corne, est des plus sinistres. Cette sombre lumière se reflète en teintes sanglantes sur les parties rouges des pavillons et des linceuls.

L'exhumation des corps commence par celui du patron Lecroisey.

Ce vaillant héros apparaît couché dans des draps blancs. On est frappé par l'air de calme résolution qui règne sur ses traits : la mort l'a surpris à son poste. Le front et le nez sont fortement contusionnés : M. Becqué se penche tout ému sur le cercueil — Va ! mon pauvre

garçon, dit-il d'une voix étouffée, je te reconnais bien.

On fait entrer sa famille : sa veuve, vêtue de noir, pâle, se soutenant à peine, est entourée de ses trois plus jeunes fils ; l'aîné et le frère de la victime les suivent.

Ces infortunés se jettent à genoux en sanglotant autour du cercueil. Tous les assistants ont les larmes aux yeux.

Vient ensuite Dessoyers : le même calme règne sur ses traits ; l'aspect du visage est même souriant, c'était le boute-en-train de l'équipage ; il a dû être frappé au moment où il encourageait ses camarades par une joyeuse saillie.

Tous ces morts, sans exception, ont le même calme sur les traits ; calme des héros chrétiens, on peut bien le dire, car tous portent au cou des croix ou des médailles ; la peau est même colorée ; ils reposent dans la mort. Tous ces cadavres ont été frappés au front par les galets et les quartiers de roc du banc d'Amfard.

Même calme pour Ménéleón et Leprevost.

Jacquot a les traits souriants. Sa mère, se contenant à peine, réprime énergiquement sa douleur : " Voyez, dit-elle, le pauvre enfant, on dirait qu'il dort. "

On est frappé d'admiration devant la douleur muette et profonde de tous ces parents, qui font preuve d'un véritable stoïcisme.

La mère de Fossé embrasse longuement le cadavre de son fils, en répétant d'une voix sourde : " Henri ! pauvre Henri ! "

Le jeune garçon et la petite fille de Cardiné poussent des cris déchirants qui font éclater les sanglots de tous les assistants : " Papa ! pauvre papa ! mon petit papa ! " s'écrient les malheureux orphelins, qui ne veulent pas s'éloigner.

Le sous-patron Leblanc assiste à toutes ces lugubres reconnaissances, attendant l'exhumation de son frère, dont, par une étrange fatalité, le cercueil se trouve placé le dernier à ouvrir. Calme, en apparence, les traits ravagés par la douleur, il contemple toutes ces scènes déchirantes. Par moments, il s'approche du cercueil de son frère, et d'un geste convulsif soulève le linceul tricolore qui le recouvre :

Sur la poitrine d'Ollivier nous apercevons les grains noirs d'un humble chapelet qui ne le quittait jamais. Sa veuve pleure à chaudes larmes.

—Allons, madame Ollivier, lui dit doucement M. Becqué, vous m'avez promis d'être raisonnable.

—Oui, monsieur, répond la pauvre femme, mais je ne puis plus.

La femme de Varescot, en proie à une violente crise nerveuse, se jette sur le cadavre de son mari et s'évanouit. On est obligé de la transporter au grand air pour lui faire reprendre connaissance.

On ouvre enfin le cercueil de Leblanc. Son frère se penche et lui essuie doucement le visage ; cet homme de bronze est enfin vaincu, de grosses larmes coulent sur ses joues hâlées.

—Si je ne l'ai pas sauvé, nous dit-il d'une voix entre-coupée par les sanglots, c'est que je n'ai pas pu.

A 11 heures 25, la lugubre cérémonie était terminée. Deux jours après, ces nobles victimes étaient ensevelies avec une pompe vraiment royale, au cimetière Sainte-Marie, sur la colline qui domine la ville, près de la tombe de Durécu, qui leur a si longtemps servi d'exemple.

Morts ensemble sur le champ d'honneur des sauveteurs, ils dormiront ensemble au champ du repos, ayant à leurs pieds cet Océan sur lequel ils ont passé leur existence et à qui ils ont arraché de si nombreuses victimes !

DICK DE L...

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chœurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

Maladies du Foie, des Rognons et de Bright.—Un remède certain qui détruit le germe de toutes ces maladies est certainement au-dessus de toute valeur. Vous trouverez ce remède dans les Amers de Houblon. Les certificats de vos voisins qui en font usage vous le prouveront.